

Culture



Alison KAHN, *Listen While I Tell you. A Story of the Jews of St-John's, Newfoundland.* St-Jean, TN, Institute of Social and Economic Research, Memorial University of Newfoundland, 1987, 202 p.

Pierre Anctil

Volume 8, numéro 1, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1078808ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1078808ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA),
formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne
d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Anctil, P. (1988). Compte rendu de [Alison KAHN, *Listen While I Tell you. A Story of the Jews of St-John's, Newfoundland.* St-Jean, TN, Institute of Social and Economic Research, Memorial University of Newfoundland, 1987, 202 p.] *Culture*, 8(1), 104–106. <https://doi.org/10.7202/1078808ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne
d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society /
Société Canadienne d'Ethnologie, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des
services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique
d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de
l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à
Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

provocative manner which is likely to trigger a lively discussion in class.

Alison KAHN, *Listen While I Tell you. A Story of the Jews of St-John's, Newfoundland*. St-Jean, TN, Institute of Social and Economic Research, Memorial University of Newfoundland, 1987, 202 p.

Par Pierre Ancil
Université McGill

L'ouvrage de Alison Kahn s'ouvre en 1981, alors que l'auteur entreprend patiemment une ethnographie de la communauté juive de St-Jean, à Terre-Neuve. J'ai bien dit ethnographie, et non pas histoire, car pour parvenir à ses fins Alison Kahn se met à l'écoute de toutes les personnes associées de près ou de loin à la fondation et au développement d'une petite collectivité de quelques centaines de personnes, établie à l'extrême limite géographique du continent. *Listen While I Tell You* prend donc la forme d'une vingtaine de récits de vie, constitués de manière systématique et retraçant sur un mode concentrique familles, cercles d'amis et partenaires commerciaux, jusqu'à ce que les principaux acteurs aient été entendus et la trame de leur vécu rendue. L'ouvrage a l'avantage, sur bien des livres de ce genre, d'être très bien écrit. L'auteur a entre autres le don de bien décrire l'atmosphère affective dans laquelle s'est déroulée chaque entrevue, les conditions matérielles et sociales des informateurs et leur attitude face à l'intrus qu'est le chercheur. Le plaisir de la lecture et la minutie de l'écriture se doublent d'une présentation graphique très soignée, ce qui rend la consultation de l'ouvrage très agréable et donne vie au sujet.

Un des points forts de *Listen While I Tell You* reste la façon dont Alison Kahn aborde son sujet sur le plan méthodologique, dévoilant ainsi la fragilité du lien qui unit le chercheur avec son champ d'enquête, soit ici une culture spécifique dans un environnement physique et historique très précis. Alison Kahn est juive, tout comme ses interlocuteurs de St-Jean, mais entre elle et eux se dressent des obstacles identitaires importants dont elle devra très vite prendre conscience, et qui en fin de compte finiront par articuler sa compréhension de la communauté juive terre-neuvienne. Tant que le chercheur n'a pas retourné contre lui, en se confrontant à elles, les données qu'il recueille sur le terrain, le progrès de son entreprise peut s'avérer lent et aléatoire. Voyons de plus près. Alison Kahn ai-je dit est juive, mais elle

est le produit d'un judaïsme typiquement nord-américain, libéral sur le plan doctrinaire, axé sur l'individu et son épanouissement personnel et surtout fort bien adapté aux circonstances de la vie moderne telle que l'entendent les Américains. Ses vis-à-vis de St-Jean, dont la mémoire remonte jusqu'au début du siècle et aux premières vagues migratoires juives à atteindre la région, appartiennent au courant strictement orthodoxe du judaïsme ou du moins le prétendent, conçoivent tout en fonction d'une certaine vie communautaire et ne sont généralement très à l'aise ni avec la vie des grandes villes ni avec la langue anglaise. Confrontée à la différence d'accent dans le judaïsme, Alison Kahn finit par débusquer les lignes de forces de la petite collectivité juive de Terre-Neuve, les ruptures idéologiques et religieuses servant de point de repère dans un concert d'entrevues où les événements et les noms de personnes s'enchevêtrent dans un écheveau d'informations parfois disparates.

Et que ressort-il de la parole donnée aux informateurs? Que dès les premiers jours jusqu'à aujourd'hui, les Juifs de St-Jean ont été préoccupés, voire obsédés de l'existence et de la perpétuation des liens communautaires entre individus, familles et entreprises commerciales juives. Y a-t-il une communauté d'intérêts, un faisceau de préoccupations qui unit les Juifs, dans ce cas-ci ceux de Terre-Neuve, ou sont-ils condamnés à disperser dans cette nouvelle diaspora leurs acquis institutionnels et culturels? Chaque personne interviewée se pose la question. Les Juifs terre-neuviens d'autre part ont-ils respecté le judaïsme comme ensemble de préceptes et de prescriptions légales; ont-ils pu consommer des aliments cachères, faire vivre un rabbin de manière convenable, assurer l'éducation religieuse de leurs enfants? Quel fut le degré de compétence halachique des fonctionnaires religieux de la communauté, comme le *shokhet*, l'abatteur rituel, ou le *khazan*, qui dirige la prière chantée à la synagogue? À ces deux questions, qui sont en fait deux faces d'une même réalité ethnographique, les informateurs répondent quasi à l'unanimité par la négative. Sur un autre plan, il ressort très clairement des entrevues que les Juifs de Terre-Neuve, du moins ceux associés aux premières familles ou arrivés avant les années cinquante, ont survécu économiquement grâce aux activités associées au commerce de détail et à l'importation sur une petite échelle de "marchandises sèches", vêtements, quincaillerie et ameublement. En fait, pendant une longue période, au sein d'une économie axée vers la pêche saisonnière et l'agriculture marginale, et où les agglomérations sont petites et isolées, la plupart

des Juifs terre-neuviens ont pratiqué l'art dit du *peddling*. La recette est simple et ne nécessite pas plus qu'une connaissance très élémentaire de l'anglais : il s'agit de se procurer, de préférence à crédit et chez un grossiste juif, pour plus de confort linguistique, un assortiment de marchandises usuelles, que l'on tente ensuite de vendre de maison en maison jusqu'à plusieurs milles à la ronde, sinon beaucoup plus loin, en empruntant le train ou le bateau.

Après plusieurs années de ce régime, les plus fortunés finissent par avoir assez de capital pour ouvrir un petit commerce sur la rue principale de St-Jean, près du port, où les possibilités d'expansion sont plus grandes. À une certaine époque, la plupart des merceries, quincailleries et épiceries de la ville étaient tenues par des immigrants juifs qui avaient réussi à devenir propriétaires après des efforts considérables. Voilà l'essentiel des récits obtenus : tenter de rester juif dans un nouvel environnement, sans y parvenir tout à fait, cultiver le sens de la famille et de la communauté et si possible prospérer économiquement. Or, et c'est là que se définit toute la dynamique de *Listen While I Tell You* et que se concrétisent les efforts méthodologiques de son auteur, les Juifs de Terre-Neuve ont pour juger de l'histoire de leur communauté des critères bien définis qui échappent à notre entendement de nord-américains, même d'origine juive. Ils estiment avoir échoué à la tâche de transmettre leur héritage judaïque, car leur point de référence absolu est demeuré le *shtetl* est-européen, où les Juifs vivaient dans un isolement culturel et économique remarquable et où la survie de l'individu était indissociable du bien-être communautaire général. Dans ce contexte, pratiquer la plus stricte orthodoxie religieuse était difficile certes mais possible, car les influences externes et les pressions de la société repoussaient le plus souvent le Juif à l'intérieur de son enceinte géographique et occupationnelle propre.

Il a donc fallu que Alison Kahn renverse complètement ses perspectives juives habituelles pour saisir le sens de sa démarche auprès de Juifs terre-neuviens, et qu'elle s'abandonne à un discours historique divergent. L'auteur a vite compris d'ailleurs qu'elle pénétrait par son sujet dans un ensemble communautaire cohérent dont elle était exclue au départ, et auquel elle s'absorbera peu à peu au point de devenir la mémoire collective du groupe. Tout le succès de son ouvrage repose sur cette articulation délicate, à savoir que elle, jeune Juive nord-américaine, était précisément le produit de cette évolution que tous dénoncent à St-Jean parmi la vieille génération, à savoir l'assimilation au milieu libéral ambiant et la perte d'une stricte orthodoxie

juive. L'ambiguïté de cette perception proprement est-européenne, qui juge le milieu nord-américain comme désincarnant, réside toutefois en ce qu'en ouvrant la voie à une prospérité économique inédite, les premiers immigrants ont justement permis aux générations subséquentes de se détacher des critères identitaires traditionnels, quitte à poursuivre confortablement des carrières et des vies tournées vers la réussite individuelle. Sans le savoir, ni même le percevoir, les *peddlers* se sont rendus en bonne partie responsables du changement à venir, en initiant une mobilité sociale qui finirait par trahir les valeurs sociales et culturelles du *shtetl*. Aujourd'hui les jeunes Juifs quittent Terre-Neuve, où il est difficile de satisfaire de véritables ambitions professionnelles, et où paradoxalement il est devenu quasi impossible de pratiquer intégralement le judaïsme, tant la communauté d'origine est morcelée.

Le livre d'Alison Kahn, même si son propos reste très spécifique, met en lumière des éléments d'ethnographie valables pour l'ensemble des milieux immigrants nord-américains, et particulièrement pour cette génération qui fut fondatrice, c'est-à-dire la première à s'installer dans le Nouveau-Monde. En vivant le passage d'une identité traditionnelle à une autre fortement tributaire du libéralisme économique, la génération qui traversa l'Atlantique s'engagea dans des contradictions lourdes de conséquences, dont une fut de vouloir préserver un acquis culturel intégralement tout en cessant d'y être fidèle sur le plan des aspirations économiques. Vus de cette perspective, les choix des générations subséquentes apparaissaient comme un appauvrissement radical des modèles antérieurs à l'émigration. *Listen While I Tell You* montre aussi très bien comment prirent naissance en Amérique du Nord la vaste majorité des communautés juives, tributaires de la grande vague migratoire est-européenne du tournant du siècle : par le *peddling* et le petit commerce. Mal adaptés sur le plan de la langue et des coutumes sociales, les premiers Juifs optèrent pour ce moyen de survie, jusqu'à ce que le temps fit son oeuvre et que mieux adaptés ils s'engagent dans un processus de montée, ou à défaut, leurs enfants au moins. Le portrait que trace Alison Kahn de St-Jean n'est pas très éloigné du boulevard St-Laurent à Montréal ou de Hester Street à New York, en ces jours où l'immigration juive de langue yiddish était naissante.

Parlant du yiddish, langue vernaculaire des Juifs est-européens, il s'agit peut-être là d'un des rares reproches que l'on peut adresser à l'auteur. Quelques entrevues, surtout celles menées auprès des premiers immigrants, auraient gagné à être con-

duites en yiddish, ce qui aurait fait ressortir plus de la richesse culturelle du monde du *shtetl*. La pratique du métier d'ethnologue exige l'apprentissage des langues d'origine, dans la mesure du possible, et sur ce plan, *Listen While I Tell You* ne met pas à jour comme il aurait été souhaitable toute la complexité du passage d'un univers à l'autre, tel qu'incarné par l'immigration. Malgré cette réserve Alison Kahn a très bien réussi à faire ressortir l'évolution historique et culturelle des Juifs terre-neuviens, presque sans recours aucun à une documentation écrite, à supposer qu'elle existât. *Listen While I Tell You* conserve néanmoins, à cause justement de ce parti-pris ethnographique, un caractère très intimiste, qui est quasi à l'inverse des livres d'histoire rédigés sur un mode traditionnel. Comme dans le *Boléro* de Ravel, les différentes entrevues s'y recoupent en partie et élaborent un motif récurrent, qui donne l'impression que se trouve sans cesse repris sur des variations mineures le thème commun de la vie communautaire juive. Ceci rend parfois l'ouvrage difficile d'accès, mais assure à l'ensemble une unité de pensée qui explique pourquoi, dans sa table des matières, l'auteur a utilisé pour présenter son sujet une analogie graphique et conceptuelle avec l'écriture musicale.

Martin DALY and Margo WILSON, *Homicide*, New York: Aldine de Gruyter, 1988. 328 pages, US \$42.95 (cloth), US \$18.95 (paper).

By Elliott Leyton
Memorial University of Newfoundland

It is a curious fact that while actual homicide rates are stable or declining in much of the world, the study of homicide appears now to have become a growth industry. Indeed, it is becoming difficult to keep up with the explosion of fresh material in a "field" that until recently had produced only a handful of books in anthropology, sociology, and psychiatry combined.

Unfortunately, the current work appears to be even narrower in its ideological and disciplinary biases than the classics. Thus, what should be an exciting forum for debate and deepened understanding has been transformed into an essentially *political* process - in which each intellectual empire rushes to stake claim to the territory of homicide. Rather than engaging in a collegial debate, they tend to dismiss or ignore the work done by other disciplines: in some cases, they do not even appear to have read the work by their "competitors". All this

is an inevitable political consequence of the misguided splitting of human reality into "bits" so eloquently attacked by Eric Wolf in his critique of disciplinary specialization.

If reality is an indivisible whole, and the human being a complex creature whose behavior is a consequence of biological, psychological, sociological and historical factors, you would never know it from most recent work on homicide. I recently addressed a psychiatric conference on the four major books that now exist on serial sex murder. The psychiatrist Lunde (*Murder and Madness*, 1975) had surveyed all the available data and concluded that psychiatric disorders caused the killings. The biologically oriented psychologist Norris (*Serial Killers*, 1988) studied the data and found the cause not in psychiatric disorder, but in biological and genetic abnormalities. The feminists Cameron and Frazer (*The Lust to Kill*, 1987) reviewed the data and found the cause neither in psychiatric nor biological abnormality, but in the violent essence of males - both caused and symbolized by the male role in the sexual act, conquest and penetration. The anthropologist Leyton (*Hunting Humans*, 1986) surveyed the data and found the cause lay not in psychiatric or biological abnormalities, not in the nature of males, but in cultural and structural forces. Surely such disparate views arise more from politics than from science.

Daly and Wilson's *Homicide* performs the same narrow task for the subject of homicide in general. They insist that one of their prime goals is to overcome what they call the "biophobia" of most social scientists, and announce that they are part of a major new school of thought which they rather grandly call Evolutionary Psychology. I do not think the book will do much to reduce the epidemic of biophobia, for anthropological data are often abused; and provocative and dubious conclusions are sprinkled throughout the book (are women really, as the authors claim, less sexually jealous than men; and if they are, would someone please explain this to my wife?). Moreover, they have a tendency to make pronouncements with a Jesuitical, even Papal authority, that will annoy many scholars. For example, "Many other theories that are still debated by social scientists implicitly deny the action of natural selection, and *are therefore surely wrong*," (p. 8, my italics); and the "nature vs. nurture" debate is dismissed as "an inane formulation" (p. 9).

Nevertheless, we would do ourselves and the authors a profound disservice if we dismissed the book in the spirit in which too much of it is written.